

<https://www.dechargelarevue.com/I-D-no-1112-Pourtant-je-desire-l-ailleurs.html>



# I.D n° 1112 : Pourtant je désire l'ailleurs

- Le Magnum - Les I.D -

Date de mise en ligne : samedi 27 juillet 2024

---

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

---

**La rubrique des Voix nouvelles** du [29 mai 2024](#) offrait une première approche de l'œuvre de **Patrick Aveline**. Son manuscrit, alors inédit de *On y revient toujours*, dont étaient alors extraits trois poèmes, était bien parti pour figurer dans la sélection finale de nos *Polders* de printemps, s'il n'avait été retenu prématurément par *Ex-aequo*, éditions que l'on découvrait pour l'occasion. Le livre vient de paraître, j'y reviens.

Après les premières pages où, en bon poète, Patrick Aveline nous a introduit dans sa *maison de mots*, les proses qui constituent ce recueil nous installent dans le paysage aimé, celui de la garrigue où il aime cheminer, où *couvent tout bas les roses sistes, les jeunes bourgeons du kermès et les grappes naissantes et violines des sumacs – garrigue passion*, résume-t-il -, nous entraînant jusqu'à la calanque de Sormiou où il nage et parfois *s'endort sur le dos*, manifestant en toute occasion son attachement à Marseille et à ses environs.

S'il ressent l'appel du lointain, s'il lui arrive de *lire* sur l'horizon *les rizières de Java, leurs étages incessants et ce temple de pierres sombres*, Patrick Aveline demeure avant tout un méditatif, *dévisageant* en premier lieu *les paysages qui s'offrent depuis son balcon*, sensible aux couleurs, à l'ombre et à la lumière, aux crépuscules, partageant avec le lecteur ses rêves de voyageur immobile :

La vie m'offre soir après soir, année après année, deux cyprès, ou peut-être trois, jalonnant le ciel de leurs chasse-roues précieux. M'offre une colline comme une montagne courageuse. Des orages abstrus et foncés alors que le soleil fait heurt. Pourtant je désire l'ailleurs et ce que je ne possède pas. On pourrait se demander pourquoi. On pourrait ne pas se demander et sans question partir s'astiquer le cervelet avec des cieux inconnus. Ou marcher devant soi sans savoir si l'on pourra, au lendemain, faire un pas de plus. Mais en réalité on part pour éprouver le besoin de revenir embrasser sa terre avant de partir de nouveau.

Cette dernière phrase définit assez sûrement une ligne de conduite, qu'on nuancera de cet extrait du poème suivant, où *les mots*, dont *le ciel lui fait signes*, l'enjoigne à *être heureux*.

De tout. Et surtout de rien. Ou de presque rien, car presque rien, c'est presque tout. J'ai compris ces mots. Enfin, je crois. Leur sens, leur essence, leur force. J'ai alors caressé l'air, étonné de sa douceur. Je l'ai respiré aussi, il sentait bon la résine de pin. J'ai tendu les bras. La chaleur s'est lovée en leur cœur. J'avais tout.

Comment, de par cette propension au bonheur, ne pas penser à cet autre poète du Sud que fut Jean Malrieu ? Bonheur qui néanmoins tend à se conjuguer au passé, d'une ville *qui n'est plus*, tout autant que fut Paris pour Baudelaire (pour Jacques Roubaud tout aussi bien, comme on sait) qui déjà formulait le terrible constat : *La forme d'une ville change plus vite hélas que le cœur d'un mortel*. À son tour, Patrick Aveline : *Marseille n'est plus (...) Que reste-t-il ? (...) Ruines. Et la mer*.

Heureusement, la mer. Où l'on retrouve notre narrateur en pleine félicité :

On ne m'a pas appris la peur, mais à jouir, heureux suis-je. Que les rabat-joie ne m'importunent. Je glisse sur l'eau. Je pourrais glisser ainsi des heures, la fatigue est absente, je ne fais qu'un avec la mer.

## I.D n° 1112 : Pourtant je désire l'ailleurs

---

*Post-scriptum :*

**Repères : Patrick Aveline :** [On y revient toujours](#). Éditions *Ex-Aequo* (6 rue des Sybilles – 88370 Plombières-les Bains ) 60 p. 9 €.